



SÉQUENCE : Sait-on qui est le plus fort ?

Problématique : *Comment la ruse permet-elle au « faible » de résister au plus « fort » ? À quelles fins ces ruses sont-elles mises en scène ?*

Enjeux :

- ▶ Découvrir des textes de différents genres mettant en scène les ruses et détours qu'invente le faible pour résister au plus fort
- ▶ Comprendre comment s'inventent et se déploient les ruses de l'intelligence aux dépens des puissants et quels sont les effets produits sur le lecteur
- ▶ S'interroger sur la finalité, le sens de la ruse, sur la notion d'intrigue et sur les valeurs mises en jeu

Domaines du socle :

DOMAINE 1	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Comprendre, s'exprimer en utilisant la langue française à l'oral et à l'écrit ▶ Comprendre et s'exprimer en utilisant les langages des arts et du corps
DOMAINE 2	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Médias, démarches de recherche et traitement de l'information ▶ Outils numériques pour échanger et communiquer
DOMAINE 3	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Expression de la sensibilité et des opinions, respect des autres ▶ La règle et le droit ▶ Réflexion et discernement
DOMAINE 5	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Organisations et représentations du monde ▶ Invention, élaboration, production

Compétences travaillées :

COMPRENDRE ET S'EXPRIMER À L'ORAL	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Écouter pour comprendre un message oral, un propos, un discours, un texte lu ▶ Parler en prenant en compte son auditoire ▶ Participer à des échanges dans des situations diverses ▶ Adopter une attitude critique par rapport à son propos
--	---

LIRE	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Lire avec fluidité ▶ Comprendre un texte littéraire et se l'approprier ▶ Comprendre des textes, des documents et des images et les interpréter ▶ Contrôler sa compréhension et devenir un lecteur autonome
ÉCRIRE	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Écrire à la main de manière fluide et efficace ▶ Recourir à l'écriture pour réfléchir et pour apprendre ▶ Rédiger des écrits variés ▶ Réécrire à partir de nouvelles consignes ou faire évoluer son texte ▶ Prendre en compte les normes de l'écrit pour formuler, transcrire et réviser
COMPRENDRE LE FONCTIONNEMENT DE LA LANGUE	<ul style="list-style-type: none"> ▶ Maîtriser les relations entre l'oral et l'écrit ▶ Acquérir l'orthographe grammaticale ▶ Enrichir le lexique ▶ Acquérir l'orthographe lexicale

PEAC :

- ▶ Décrire une œuvre d'art en employant un lexique simple adapté
- ▶ Associer une œuvre à une époque et une civilisation à partir des éléments observés

AP : *séances possibles signalées en couleur*
 (approfondissement / soutien – entraînement)

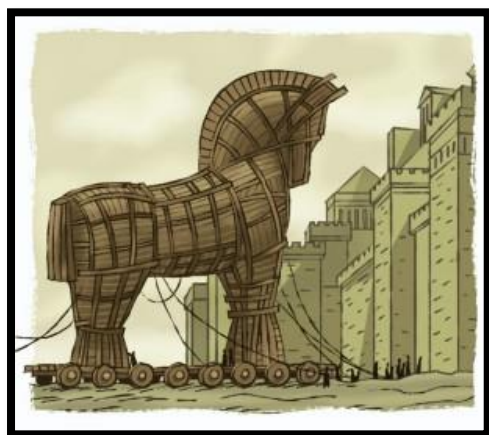
Plan de la séquence :

Séances - corpus	Objectifs	Domaines
S1 : Des personnages rusés comme ... Découvrir quelques personnages célèbres rusés	<ul style="list-style-type: none"> - Entrer dans la séquence ; découvrir quelques personnages rusés célèbres - Faire des recherches documentaires - Raconter à l'oral les histoires de ces ruses 	Oral – Lecture de l'image – Numérique
S2 : Résister par la parole rusée Fable « Le Corbeau et le Renard »	<ul style="list-style-type: none"> - Lecture analytique : la mise en scène de deux personnages différents au service d'une morale - Comparer les versions de la fable et comprendre les apports de La Fontaine au genre de la fable - Ecoute et entraînement à la lecture expressive 	Lecture – Oral
	<ul style="list-style-type: none"> - Travail d'écriture : à la manière de Gudule, écrire une contrefable en prose où le faible est « vainqueur » – Corpus de fables où la force l'emporte. Travail sur le brouillon ; utilisation d'outils d'écriture ; travail sur l'orthographe des mots 	Ecriture - Numérique
S3 : Vocabulaire de la fable ; étymologie	<ul style="list-style-type: none"> - Connaître le vocabulaire de la fable, la famille du mot « fable » ; utiliser un dictionnaire en ligne - S'initier à l'étymologie et au latin en observant le texte de Phèdre de la S2 	Langue – Numérique - Ecriture
S4 : Résister par la ruse « Renart et les anguilles », <i>Le Roman de Renart</i>	<ul style="list-style-type: none"> - Lecture analytique : l'intrigue au service de la critique ; les valeurs mises en jeu - Etudier une planche de l'adaptation en bande dessinée 	Lecture du texte et de l'image – Oral
S5 : Le dialogue	<ul style="list-style-type: none"> - Savoir insérer des dialogues dans le récit : travail à partir des textes des séances précédentes puis exercices, petits travaux d'écriture - Employer correctement les temps 	Langue – Ecriture
S6 : Résister par le mensonge Fabliau, « Les perdrix »	Lecture analytique : le récit et le comique au service de la critique	Lecture – Oral

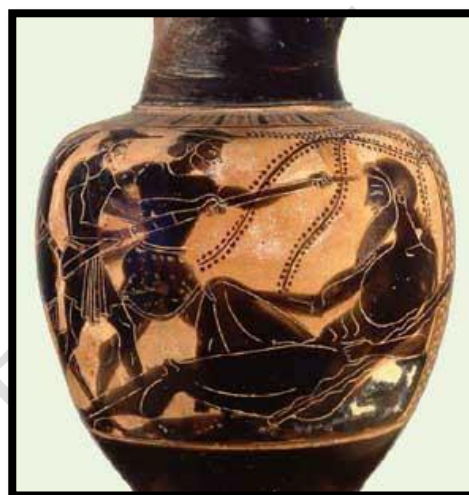
S7 : Résister par l'humour <i>La Farce du cuvier</i> , extrait	<ul style="list-style-type: none"> - Lecture analytique : les formes du comique mises en scène ; « tel est pris qui croyait prendre » - Distinction dialogue de théâtre / dialogue dans le récit 	Lecture - Oral
S8 : L'expression de l'ordre	<ul style="list-style-type: none"> - A partir du texte de la S7, observation des différents modes et temps pour exprimer l'ordre - Conjugaisons des temps relevés 	Langue
S9 : Résister en jouant la comédie MOLIÈRE, <i>Les Fourberies de Scapin</i> , acte III, scène 2	<ul style="list-style-type: none"> - Lecture analytique : les procédés comiques ; le théâtre dans le théâtre - Mise en scène de Jean-Louis Benoit : observer la mise en scène et le jeu des acteurs - Mise en voix, mise en scène du texte - Adopter une attitude critique par rapport aux présentations orales 	Lecture du texte et de l'image - Oral
S10 : Bilan de la séquence	<ul style="list-style-type: none"> - Faire le bilan ; répondre à la problématique - Lexique de la ruse - Présenter ce bilan sous la forme d'un schéma heuristique - Prolongement : lectures cursives 	Oral – Langue - Ecriture – Numérique Lecture
S11 : Evaluation finale : rédaction	<ul style="list-style-type: none"> - Ecrire une scène de farce montrant que l'on peut résister à plus fort que soi par la ruse et l'intelligence (dialogue de théâtre ; formes du comique ; réemploi du lexique étudié ...) - Etre capable d'améliorer son brouillon par différents types d'aides (aides variables selon les élèves) 	Ecriture

Séance 1 : Des personnages rusés comme ...

Voici quelques ruses célèbres : découvrez-les en faisant les recherches documentaires nécessaires. Vous serez également capable de raconter l'histoire de chacune d'elle.



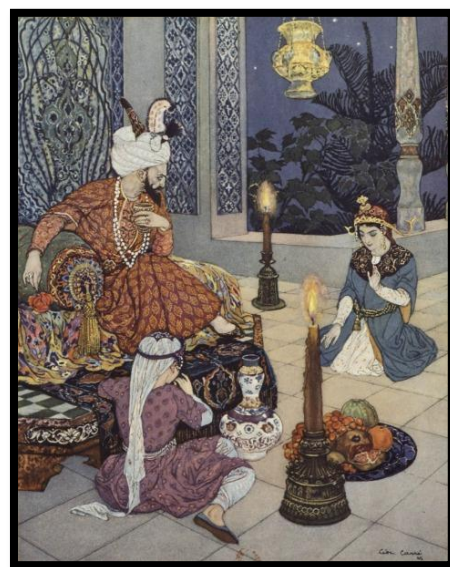
Ruse 1 - indice 1 : Troie



Ruse 2 - indice 2 : « Mon nom est Personne »
(œnochoé - peintre de Thésée)



Ruse 3 - indice 3 : « Fidèle comme ... »
(tableau de Waterhouse)



Ruse 4 - indice 4 : « Elle vit apparaître le
matin et se tut discrètement »
(illustration de Carré)

Séance 2 : Résister par la parole rusée : *Fable* : « Le Corbeau et le Renard »

I. Version d'Esopé.

Un corbeau avait enlevé un morceau de viande, puis s'était perché sur un arbre. Un renard l'aperçut. Voulant s'emparer de la viande, il vint se tenir devant lui et entreprit de louer sa belle taille et sa prestance ; en outre, nul autre oiseau ne méritait plus que lui la royauté, qu'il aurait sans doute obtenue, pour peu qu'il eût la voix ! Le corbeau, pour lui prouver qu'il en avait bien, laissa tomber la viande et croassa de toutes ses forces. Alors le renard se précipita et, saisissant la viande : « O corbeau, déclara-t-il, si tu avais aussi de la cervelle, il ne te manquerait rien pour régner sur tous les animaux ! » Cette fable s'applique aux imbéciles.

Esopé (VI^e av. J.C.), *Fables*, 124 / 165.

II. Version de Phèdre.

Quae se laudari gaudent verbis subdolis,
serae dant poenas turpi paenitentia.
Cum de fenestra corvus raptum caseum
comesse vellet, celsa residens arbore,
vulpes invidit, deinde sic coepit loqui :
« O qui tuarum, corve, pinnarum est nitor !
Quantum decoris corpore et vultu geris !
Si vocem haberes, nulla prior ales foret ».
At ille, dum etiam vocem vult ostendere,
lato ore emisit caseum ; quem celeriter
dolosa vulpes avidis rapuit dentibus.
Tum demum ingemuit corvi deceptus stupor.

Hac re probatur, quantum ingenium polleat ;
virtute semper praevalet sapientia.

Ceux qui se réjouissent d'être flattés par des paroles trompeuses subissent comme punition une honte tardive. Alors qu'un corbeau voulait manger un fromage dérobé sur une fenêtre, installé sur un arbre élevé, un renard l'aperçut et commença à lui parler ainsi : « O corbeau, quelle blancheur est celle de tes plumes ! Quelle élégance tu portes sur ton corps et sur ta tête ! Si tu avais de la voix, aucun oiseau ne l'emportait sur toi ». Mais celui-ci, alors qu'il veut montrer sa voix, laisse échapper, de son bec grand ouvert, le fromage que le fourbe renard dérobe rapidement de ses dents avides. Alors la stupidité trompée du corbeau s'exprime dans un gémissement. Il est prouvé par là à quel point l'intelligence est puissante ; la sagesse toujours l'emporte sur la valeur.

Phèdre (vers 15 av. J.C. – vers 50 ap. J.C.), *Fables*, I, 13.

III. Version de La Fontaine

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois."
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. "
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine (1621-1695), *Fables*, I, 2.

Ecoute de la fable lue par Laurent Stocker de La Comédie-Française :

<http://www.gallimard-jeunesse.fr/Catalogue/GALLIMARD-JEUNESSE/Ecoutez-lire/Le-Corbeau-et-le-Renard-et-autres-fables>

Séance 2 (suite) : Corpus pour le travail d'écriture : écrire une contrefable

CONTREFABLE : « LE CORBEAU ET LE RENARD »

Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus !

Ayant un long moment médité l'aventure
Le Corbeau s'envola, avec l'espoir ténu
De dénicher dans la nature
Quelque chiche aliment à mettre à son menu.
Il scrutait la forêt, sous lui, lorsque soudain
Des coups de fusil retentissent.
Renard, surpris en plein festin,
Lâche son camembert et dans un trou se glisse.
" Oh oh ! dit Corbeau, l'occasion est trop belle ! "
Sur le fromage, il fond à tire-d'aile
Et dans les airs l'emporte sans tarder.
Juste à temps ! La main sur la gâchette
Cherchant à repérer de Goupil la cachette
Apparaît l'homme armé.
Mais du gibier qu'il traque il ne trouve point trace :
Bredouille, le chasseur abandonne la chasse.
Par son larcin, Corbeau, sans le savoir,
A sauvé la vie du fuyard.
Tout penaud, le Renard sort alors de son antre
Et devant le Corbeau qui se remplit le ventre
Constata en soupirant : " Je vais jeûner, ce soir ! "
Mais l'autre calmement descend de son perchoir
Et posant sur le sol ce qui reste du mets
Invite son compère à se joindre au banquet.
" Tu es rusé, dit-il, et moi je fends l'espace,
Ensemble nous formons un duo efficace.
Plutôt que de chercher l'un l'autre à nous voler
Pourquoi ne pas nous entraider ? "
Honteux et confus, le Renard
De la proposition admit le bien-fondé,
Jurant, mais un peu tard,
D'exercer désormais la solidarité.

Gudule

CORPUS DE FABLES À PARTIR DESQUELLES TRAVAILLER :

« Le Loup et l'Agneau » ; « Les Animaux malades de la peste » ; « Le Loup et la Cigogne » ; « La Génisse, la Chèvre et le Brebis en société avec le Lion »

Séance 4 : Résister par la ruse : *Le Roman de Renart*, « Renart et les anguilles »

C'était l'époque où le doux temps d'été déclinait et faisait place au rigoureux hiver. Renart, dans sa maison, était à bout de provisions ; il n'avait plus rien à dépenser et ne trouvait plus de crédit chez les marchands. Un jour de grande faim, le goupil quitta Maupertuis et se glissa parmi les joncs entre la rivière et le bois. Après avoir beaucoup erré, il finit par arriver sur une grand-route. Il s'accroupit dans le fossé et tendit le cou de tous côtés. La faim au ventre, il ne savait où chercher de la nourriture. Ne sachant que faire, il se coucha près d'une haie, espérant une occasion.

Enfin, il entendit un bruit de roues. C'était des marchands qui revenaient des bords de la mer ; ils rapportaient de grosses quantités de harengs frais et de poissons dont ils avaient fait une pêche abondante car une bise favorable avait soufflé toute la semaine. Leurs paniers crevaient sous le poids des anguilles et des lamproies qu'ils avaient achetées en cours de route.

Quand Renart, l'universel trompeur, est à une portée d'arc des marchands, il reconnaît facilement les anguilles et les lamproies. Il rampe sans se laisser voir jusqu'au milieu de la route et s'y étend, les jambes écartées, la langue pendante. Quel traître ! Il reste là à faire le mort, sans bouger et sans respirer. La voiture avance, un des marchands regarde, voit le corps immobile et appelle son compagnon :

- Regarde, là. C'est un goupil ou un blaireau.

- C'est un goupil, dit l'autre ; vite ! descendons et attrapons-le en prenant bien garde qu'il ne nous échappe pas.

Les deux hommes se dépêchent et s'approchent de Renart. Ils le poussent du pied, le pincent, le tournent et le retournent sans crainte d'être mordus. Ils le croient mort.

- Il vaut bien trois sous, dit l'un.

- Il en vaut bien au moins quatre, reprend l'autre. Nous ne sommes pas chargés ; jetons-le sur la charrette. Vois comme sa gorge est blanche et nette !

Ainsi dit, ainsi fait. Ils le saisissent par les pieds, le lancent entre les paniers et se remettent en route. Pendant qu'ils se félicitent de l'aventure et qu'ils se promettent d'écorcher Renart le soir même, celui-ci ne s'inquiète guère ; il sait qu'entre faire et dire il y a souvent un long trajet. Sans perdre de temps, il s'allonge sur les paniers, en ouvre un avec les dents et tire à lui plus de trente harengs. Il les mange de bon appétit, sans avoir besoin de sel ou de sauge. Mais il n'a pas l'intention de se contenter d'aussi peu. Dans le panier voisin frétille les anguilles : il en tire trois beaux colliers. Renart, qui connaît tant de ruses, passe sa tête et son cou dans les colliers, puis les installe sur son dos. Il s'agit maintenant de quitter la charrette. Des deux pattes de devant, il s'élançe au milieu de la route, les anguilles autour du cou. Après avoir sauté, il crie aux marchands :

- Dieu vous garde, beaux vendeurs de poissons ! J'ai partagé en frère : j'ai mangé vos plus beaux harengs et j'emporte vos meilleures anguilles ; le reste est pour vous.

Quelle n'est pas la surprise des marchands !

- Au goupil ! au goupil ! crient-ils.

Ils sautent de leur charrette, pensant attraper Renart. Mais le goupil ne les a pas attendus.

- Fâcheux contretemps ! disent-ils, et quelle perte pour nous. Notre imprudence nous a fait du tort. Nous avons été bien naïfs de nous fier à Renart. Voyez comme il a soulagé nos paniers ; puisse-t-il en crever d'indigestion !

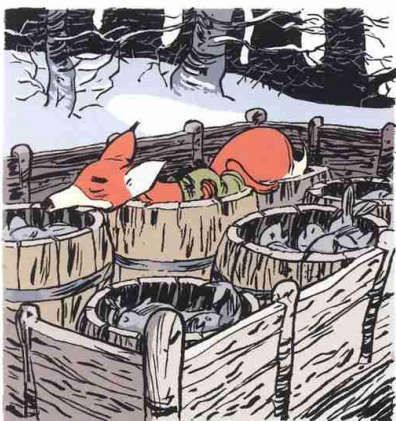
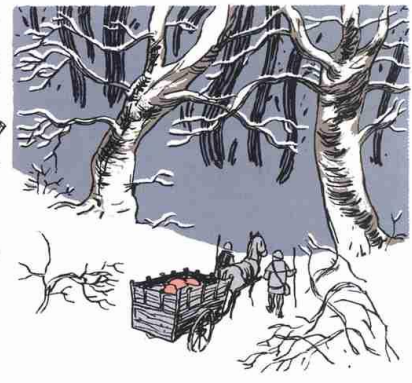
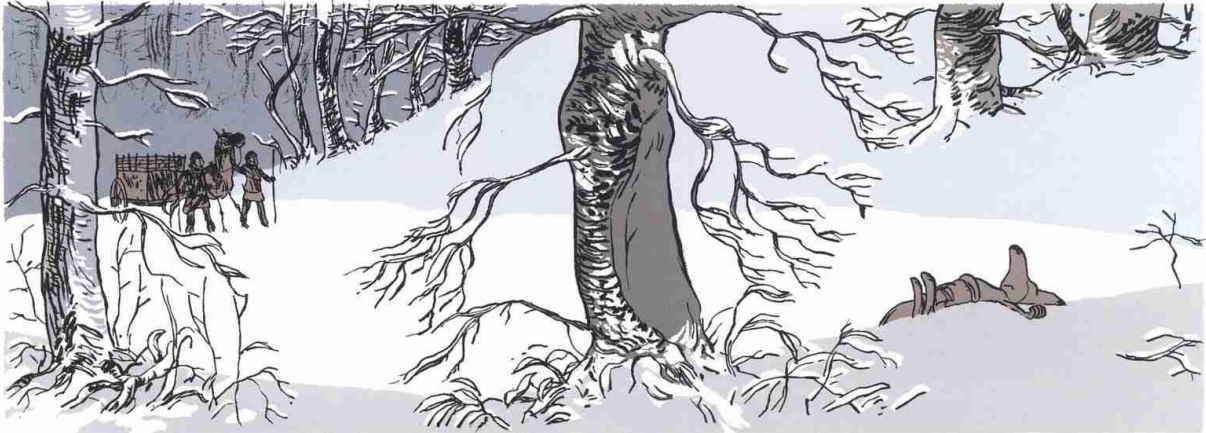
- Tant qu'il vous plaira, dit Renart, je ne crains ni vous ni vos souhaits.

Les marchands courent après lui, mais il va trop vite. Ils ne peuvent le rattraper. Renart file à vive allure vers Maupertuis. Hermeline, sa bonne et sage épouse, l'attend à l'entrée. Ses deux fils, Malebranche et Percehaie, viennent à sa rencontre et le reçoivent avec tout le respect qui lui est dû ; et quand on voit ce qu'il rapporte, c'est une joie et des embrassements sans fin.

- A table, s'écrie Renart. Que l'on ferme bien toutes les portes, et que personne ne vienne nous déranger.

Adaptation : étude d'une planche de bande dessinée :

Renart et les anguilles



Séance 6 : Résister par le mensonge : *Fabliau*, « Les perdrix » »

Un jour, un paysan découvre par le plus grand des bonheurs deux perdrix, prises dans une haie, à côté de sa ferme. Elles se sont sûrement heurtées en vol, et ont terminé leur course, là raides mortes. Cela ne se produit que rarement.

L'homme, fier et satisfait de sa découverte les confie à son épouse pour qu'elle les cuisine tandis qu'il part inviter le curé se joindre à l'excellent repas dont la seule pensée lui met déjà l'eau à la bouche....Mais sa femme achève les préparatifs du festin bien avant que son mari ne soit revenu.

Elle retire les perdrix de la broche au bout de laquelle elles grillent à petit feu. L'odeur savoureuse de la chair cuite lui caresse le nez. Elle détache un morceau de la peau rôtie pour goûter. Elle est de nature très gourmande, c'est là sa faiblesse. Quand Dieu lui fait don d'un fruit, elle ne le garde pas de côté ; oh ! Non elle se contente sur l'instant. La tentation est trop forte : elle ne peut contenir davantage l'envie de mordre dans les deux ailes d'une perdrix. Délicieuses ! La coupable est un peu inquiète tout de même. Elle sort dehors jusqu'au milieu de la rue pour s'assurer que son mari ne revienne pas encore. Personne !

« C'est grand dommage que de me faire attendre de la sorte, pense-t-elle. Comment puis-je faire de la bonne cuisine si mon homme tarde autant à rentrer ? »

Le fumet qu'exhalent les oiseaux rôtis met son estomac à la torture. Si elle goûtait le reste ? Elle mange encore un peu d'une perdrix, si bien qu'il est à présent impossible d'en laisser. Du premier volatile, il ne reste bientôt plus que la carcasse.

Et le second ? Pourquoi ne pas en profiter aussi ? Elle sait bien de quelle manière elle trompera son époux s'il lui demande pourquoi les deux oiseaux ont disparu. Elle pourra toujours mentir et affirmer que deux chats sont venus ensemble à l'instant où elle les retirait de la broche : elle a voulu se débarrasser de l'une des deux bêtes qui approchait de trop près et profitant qu'elle soit ainsi occupée l'autre compère en a dérobé une ; elle s'est tournée vers lui, et c'est alors que le premier... Chacun a pris la sienne. Elle n'a pas été très adroite certes, il faudra bien le reconnaître, mais en tout cas, oui, son récit sera plausible. Elle s'en retourne de nouveau dans la rue pour guetter la venue de Gombault. Toujours personne ! Sa langue endure mille tortures dans la bouche à la pensée de la seconde perdrix toute chaude sur le plat : vraiment elle deviendra folle si elle ne la dévore pas sur l'instant. D'abord la chair du cou. Elle s'en lèche les doigts. Oui, mais à présent ? « Je ne peux pas en rester là, songe-t-elle. Il faut que je finisse le tout. J'en meurs d'envie ! »

Bientôt il ne reste plus rien des deux petites bêtes.

Le paysan est enfin de retour. Il crie de la rue :

« Ma mie, sont-elles cuites ?

— Elles l'étaient, mais les chats les ont emportées. Je n'ai pas réussi...

— Que dis-tu là ? »

Le mari se précipite sur son épouse comme un possédé. Sa colère est si grande qu'il veut la battre. Elle l'arrête :

« C'était une plaisanterie ! Recule, va. Je les ai mises au chaud, elles auraient été moins bonnes tièdes.

— Ah ! Par Saint-Lazare, je me serais bien fâché si tu avais commis pareille étourderie!...On va sortir la nappe blanche puisqu'il fait beau. Prends mon meilleur gobelet de bois.

— Je vais le chercher. Toi, prépare ton couteau, il a grand besoin d'être aiguisé.

— C'est exact, j'y vais de ce pas. »

Le paysan ôte sa chemise et s'approche de la meule, son couteau tout nu en main. Le curé arrive à cet instant, heureux à la seule pensée de se délecter d'une bonne perdrix. Il salue la dame, mais elle le prévient aussitôt :

« Messire, fuyez au loin. Mon époux veut se venger de vous. Il prépare son couteau, il va vous couper les oreilles.

— Que racontez-vous là ? Il m'a dit qu'il avait deux perdrix à partager avec moi et que nous allions profiter ensemble de leur chair délicieuse.

— Avez-vous cru ses paroles ? Voyez-vous des perdrix ici ? Ce n'est point encore le temps de la chasse. Regardez-le là-bas à sa meule.

— C'est vrai ! Je crois bien vous dites vrai. »

Le curé n'attend pas. Son hôte est jaloux et violent, il le sait bien. Il s'enfuit sans demander son dû, et la femme appelle son mari :

« Eh, Messire Gombault.

— Sois patiente. Mon couteau n'est pas encore prêt.

— Arrive sans plus attendre.

— Que se passe-t-il ?

— Tu le sauras assez tôt... Tu ferais mieux de courir si tu veux tes oiseaux. Le curé s'est enfui avec les perdrix. Vois-toi même !

— Avec mes perdrix ! »

Le paysan se précipite dans la rue, son couteau en main. Il court aussi vite que ses jambes le lui permettent. Il crie au curé quand il l'aperçoit :

« Vous ne les aurez pas pour vous seul celles-là ! Vous ne les mangerez pas. »

Le prêtre ne saisit rien de ce qu'il entend, mais il se retourne et constate que Gombault le poursuit avec de grands gestes. La course l'épuise mais il accélère son pas. Il court à en perdre le souffle... Le vilain, plus rapide et leste, s'approche. Le curé sent qu'il va bientôt être rattrapé : sa soutane entrave ses mouvements. Heureusement, il a de l'avance. Il parvient au presbytère et il s'y enferme. L'autre secoue la grille. En vain. Le paysan s'en revient alors chez lui tout triste ; il interroge son épouse :

« Dis-moi ce qui s'est passé.

— Eh bien, le curé est arrivé puisque tu l'avais l'invité. Tu connais ses faiblesses... Il n'a guère fait attention à moi. Il a voulu contempler les perdrix. Je ne pouvais pas refuser car tu l'avais invité pour qu'il en mange une. Quand il les a aperçues, il s'est jeté dessus et il s'est enfui avec. Elles n'étaient plus assez chaudes pour le blesser. Tu as été absent longtemps. Que faisais-tu ? Je n'ai pas tardé à t'appeler.

— C'est peut-être vrai », dit le paysan.

Cette histoire vous le montre : la femme est née pour tromper. Dans sa bouche, le mensonge devient vérité, la vérité devient mensonge. Pas besoin d'en dire davantage, j'ai fini le récit.

Séance 7 : Résister par l'humour : *La Farce du cuvier, extrait.*

LA FEMME, JACQUINOT

LA FEMME, *en parlant à Jacquinot et en se dirigeant vers le cuvier.* – Allons ! tenez là, sacrebleu !

Faites un effort, suez un peu pour bien tendre notre lessive : c'est un des points de notre contrat.

JACQUINOT. – Je ne comprends pas ce que vous voulez faire. (*En aparté.*) Mais qu'est-ce qu'elle me demande ?

LA FEMME. – Quelle bonne gifle tu vas recevoir ! Je parle de laver le linge, idiot !

JACQUINOT. – Cela n'est pas dans mon rôle. (*Il reprend son feuillet et fait mine de chercher.*)

LA FEMME. – Si, c'est dedans, vraiment !

JACQUINOT. – Non, saint Jean, ce n'est pas dedans !

LA FEMME. – Ce n'est pas dedans ? Si, c'est dedans, s'il te plaît (*et elle le gifle*). La voilà, il t'en cuira de le nier !

JACQUINOT. – Holà, holà ! c'est d'accord ! Vous avez raison, vous avez dit vrai. Je me le tiendrai pour dit.

Jacquinot et sa femme prennent position autour du cuvier, l'un en face de l'autre, debout sur un tabouret. La femme tire du cuvier un petit drap d'enfant.

LA FEMME. – Tenez ce bout-là. Tirez fort !

JACQUINOT. – Palsambleu ! Que ce linge est sale ! Il sent bien l'odeur de la couche.

LA FEMME. – Vous devez avoir un étron dans votre bouche ! Allons ! Faites comme moi sagement.

JACQUINOT. — La merde y est, je vous le jure. Que voilà un piteux ménage !

LA FEMME. — Je vous jetterai tout au visage. Ne croyez pas que je plaisante.

JACQUINOT. — Par le diable, vous n'en ferez rien.

LA FEMME, lui jetant le linge au visage. - Eh bien ! Sentez donc, maître sot.

JACQUINOT. - Bonne Vierge ! c'est le diable que voilà ! Vous m'avez souillé mes habits.

LA FEMME.- Faut-il chercher tant d'alibis, quand il convient de travailler. (*Elle tire du cuvier un drap et lui en tend une des extrémités.*) Tenez bien le linge vers vous ! (*Jacquinot tire sec, ce qui déséquilibre la femme en lui faisant lâcher prise.*) Que la gale puisse te ravager le corps ! (*Elle tombe dans la cuve.*) Mon Dieu ! Souvenez-vous de moi ! Ayez pitié de ma pauvre âme ! (*À Jacquinot, empêtrée qu'elle est dans le cuvier avec ses vêtements pleins d'eau.*) Aidez-moi à sortir de là, ou je mourrai en grande honte. Jacquinot, secourez votre femme ! Tirez-la hors de ce baquet il t'en cuira : cela te coûtera cher

JACQUINOT. - Cela n'est pas dans mon rôle.

LA FEMME, sur un air plaintif. —Que ce tonneau me presse !

J'en ai grande détresse.

Mon cœur est en presse.

Il faut m'en ôter.

JACQUINOT. — Oh! la vieille vesse,
Tu n'es qu'ivrognesse.
Retourne ta fesse
De l'autre côté !

LA FEMME. - Mon bon mari, sauvez-moi la vie ! Je suis déjà tout évanouie. Donnez la main, un tantinet.

JACQUINOT. - Cela n'est pas dans mon rôlet. Qui prétend le contraire, descendra en enfer.

LA FEMME. - Hélas ! si l'on ne s'occupe de moi, la mort viendra m'enlever.

JACQUINOT *lit son rôlet*. - « Pétrir, cuire le pain, lessive, tamiser, laver, dégraisser... »

LA FEMME. - Le sang m'est déjà tout tourné. Je suis sur le point de mourir.

JACQUINOT. - « Embrasser, accoler, froter... »

LA FEMME. - Pensez vite à me secourir.

JACQUINOT. - « Allez, venir, trotter, courir... »

LA FEMME. - Jamais je ne dépasserai ce jour.

JACQUINOT. - « Faire le pain, chauffer le four... »

LA FEMME. - Là, ta main ! Je touche à ma fin !

JACQUINOT. - « Mener la mouture au moulin... »

LA FEMME. - Vous êtes pire qu'un chien mâtin.

JACQUINOT. - « Faire le lit de bon matin »

LA FEMME. - Hélas ! Tu crois que c'est un jeu.

JACQUINOT. - « Et puis, mettre le pot au feu... »

LA FEMME. - Hélas ! Où est ma mère Jacqueline ?

JACQUINOT. - « Et tenir la cuisine nette. »

LA FEMME, *faisant comme si elle allait mourir*. - Allez me chercher le curé.

JACQUINOT. - J'ai achevé tout mon papier. Pourtant, et je vous le dis franchement, je vous jure que ce n'est pas dans mon rôlet.

LA FEMME. - Et pourquoi n'est-ce pas écrit dedans ?

JACQUINOT. - Parce que vous ne l'avez pas dit. Sauvez-vous comme vous voudrez. S'il ne tient qu'à moi, vous resterez dans le cuvier.

Séance 9 : Résister en jouant la comédie : MOLIÈRE, *Les Fourberies de Scapin*

ACTE III, SCÈNE 2 : GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.— Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.— Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE.— Comment donc?

SCAPIN.— À l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE.— Moi?

SCAPIN.— Oui.

GÉRONTE.— Et qui?

SCAPIN.— Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage; et dans cette pensée il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous; vous ne sauriez faire un pas ni à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.— Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.— Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez.

Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.

GÉRONTE, *en tremblant*.— Eh?

SCAPIN, *en revenant*.— Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE.— Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN.— J'en imagine bien un; mais je courrais risque moi, de me faire assommer.

GÉRONTE.— Eh, Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.— Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE.— Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.— Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un*.— Ah!

SCAPIN.— Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.— L'invention est bonne.

SCAPIN.— La meilleure du monde. Vous allez voir. (*À part.*) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE.— Eh?

SCAPIN.— Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE.— Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN.— Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) «Quoi? Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est?» (*À Géronte avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) «Cadédislii, jé lé trouberai, sé cachât-il au centre dé la terre.» (*À Géronte avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.) «Oh, l'homme au sac!» Monsieur. «Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte.» Vous cherchez le seigneur Géronte ? «Oui, mordi ! Jé lé cherche.» Et pour quelle affaire, Monsieur? «Pour quelle affaire?» Oui. «Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton.» Oh! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. «Qui, cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velître?» Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. «Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hauteur ?» Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. «Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte?» Oui, Monsieur, j'en suis. «Ah! Cadédis, tu es de ses amis, à la vonne hure.» (*Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.*) «Tiens. Boilà cé que jé té vaille pour lui.» Ah, ah, ah ! Ah, Monsieur ! Ah, ah, Monsieur! Tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah! «Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias.» Ah! diable soit le Gascon! Ah ! (*En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.*)

GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac.*— Ah, Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.— Ah, Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE.— Comment, c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.— Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

GÉRONTE.— Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN.— Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE.— Tu devais donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN lui remet la tête dans le sac.— Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. (*Cet endroit est de même celui du Gascon, pour le changement de langage, et le jeu de théâtre.*) «Parti ! Moi courir comme une Basque, et moi ne pouvra point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte?» Cachez-vous bien. «Dites-moi un peu fous, monsir l'homme, s'il ve plaist, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair ?» Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte. «Dites-moi-le vous frenchement, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour li donnair un petite régale sur le dos d'une douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine.» Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. «Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac.» Pardonnez-moi, Monsieur. «Li est assurément quelque histoire là-tetans.» Point du tout, Monsieur. «Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac.» Ah ! Monsieur, gardez-vous-en bien. «Montre-le-moi un peu fous ce que c'estre là.» Tout beau, Monsieur. «Quement, tout beau?» Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. «Et moi, je le fouloir foir, moi.» Vous ne le verrez point. «Ahi que de badinemente !» Ce sont hardes qui m'appartiennent. «Montre-moi fous, te dis-je.» Je n'en ferai rien. «Toi ne faire rien ?» Non. «Moi pailler de ste bastonne dessus les épaules de toi.» Je me moque de cela. «Ah ! toi faire le trôle.» (*Donnant des coups de bâtons sur le sas et criant comme s'il les recevait*) Ahi, ahi, ahi; ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah. «Jusqu'au refoir: l'estre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parler insolentement.» Ah ! peste soit du baragouineux. Ah!

GÉRONTE, *sortant sa tête du sac.*— Ah! je suis roué.

SCAPIN.— Ah ! je suis mort.

GÉRONTE.— Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN, *lui remettant sa tête dans le sac.*— Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble.*) «Allons, tâchons à trouver ce Gêronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par Ici. À gauche. À droit. Nenni. Si fait.» (*A Gêronte avec sa voix ordinaire*) Cachez-vous bien. «Ah, camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître.» Eh, Messieurs, ne me maltraitez point. «Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt.» Eh, Messieurs, doucement. (*Gêronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.*) «Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heurelix, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton.» J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. «Nous allons t'assommer.» Faites tout ce qu'il vous plaira. «Tu as envie d'être battu.» Je ne trahirai point mon maître. «Ah! tu en veux tâter ? Voilà ...» Oh ! (*Comme il est prêt de frapper, Gêronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.*)

GÊRONTE.— Ah infâme ! ah traître! ah scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines.

DOCUMENT DE TRAVAIL

Lectures cursives au choix

Fabliaux du Moyen Âge

La Farce de Maître Pathelin

AYROLES & MASBOU, *De Cape et de Crocs.*

COTHIAS, JUILLARD, *Masquerouge*

DAHL, *Fantastique Maître Renard*

LIMA, Mc GREGOR, *Zorro*

DOCUMENT DE TRAVAIL